

Pour mémoire

Gilles Marcotte

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1987). Pour mémoire. *Liberté*, 29(1), 39–45.

GILLES MARCOTTE

Pour mémoire

Dans son très bel article sur le «jeune Lukács», un des plus pénétrants qu'il ait écrits, André Belleau pose avec la naïveté feinte qui lui était coutumière la question suivante: «comment se fait-il, me suis-je déjà demandé, que je garde, après tant d'années, des impressions si vivantes et si nettes de *La Théorie du roman* alors que je n'ai jamais réussi, pour donner un exemple, à me souvenir d'un mot, encore moins d'une idée, de *Pour une théorie de la production littéraire* de Pierre Macherey?» On croit connaître la réponse: le «jeune Lukács» écrit un essai, ou ce qu'il appelle lui-même un «poème intellectuel», et c'est plus intéressant à lire bien sûr, cela se grave plus facilement dans la mémoire que les thèses du reste estimables, systématiquement conduites de Pierre Macherey. Mais il faut se garder d'opposer, dans ce débat, séduction à vérité. Si Belleau se souvient plus facilement de *La Théorie du roman* que du livre de Macherey ou même des ouvrages postérieurs de Lukács, c'est qu'elle est plus vraie, d'une vérité qui n'est pas celle de la réduction positiviste mais implique la mise totale de l'homme, du sujet, dans son rapport à la connaissance.

Je n'hésite pas à remplacer, dans ce texte, le nom de Lukács par celui de Belleau. C'est de lui-même qu'il parle, de ce qu'il désire, de ce qu'il vise, en même temps qu'il traite de Lukács et de ce que celui-ci a réussi dans *La Théorie du roman*. Dès ma première lecture des essais de *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* et même de cet ouvrage extrêmement dense, hérissé d'épines techniques qu'est *L'Écrivain fictif*, je les relisais déjà, ou du moins j'en anticipais la seconde lecture car ce qui m'était donné dans ces textes était moins un résultat, une thèse, qu'une aventure de la pensée (et de l'écriture) parmi les contradictions des œuvres étudiées et celles de la critique, et moins occupée de les résoudre que de leur donner la plus longue portée intellectuelle possible. Ne nous méprenons pas: ses thèses,

Belleau les pose et les démontre fermement, voire de façon polémique assez souvent; il n'a pas peur des idées, de la recherche, du travail de documentation, de l'affirmation; il n'est pas de ces essayistes qui comptent uniquement sur la force de leur parole pour imposer des préférences personnelles. S'il avait eu à choisir entre la rigoureuse démonstration et le très libre essai, André Belleau aurait sans doute choisi la première. Mais justement, il n'a pas eu à choisir, il n'a pas reconnu la nécessité de choisir. Il n'a pas cru que l'érudition, la rigueur des parcours logiques, dût être sèche. Il n'a pas cru d'autre part que l'écriture dût être libérée des contraintes de la démonstration. Que l'affirmation fût réservée à l'étude, et le «mol oreiller du doute» à l'essai. Personne au Québec n'a réclamé avec plus de modestie et de passion à la fois, pour les devoirs et les droits de l'intellectuel. La qualité d'écrivain, à vrai dire, il était un peu étonné qu'on la lui reconnût. Mais cet éclair, dans ses yeux, quand il protestait...

Lukács, donc; surtout le «jeune Lukács», l'essayiste vertigineux des premiers ouvrages idéalistes, plutôt que celui du «réalisme critique» qui aura maille à partir tant de fois avec le «réalisme socialiste» des communistes bon teint, qui s'embrouillera dans les distinguo, les affirmations partielles et les rétractations. Dans le panthéon littéraire d'André Belleau, où il occupe une place d'honneur, deux noms le rejoignent aussitôt, celui d'un autre grand théoricien littéraire du vingtième siècle, le russe Mikhaïl Bakhtine, et le plus grand manieur et créateur de mots de la littérature française, François Rabelais. Un Hongrois de formation allemande, un Russe, un Français: c'est dire que les frontières intellectuelles, pour Belleau, ne coïncidaient pas avec les frontières nationales et linguistiques. Qu'ont-ils de commun, ces trois messieurs, dans le regard de leur lecteur? Ce sont des auteurs au long cours et qui en fauchent large, de Rabelais qui refait joyeusement l'histoire du monde à Lukács et à Bakhtine pour qui la littérature est européenne plutôt que russe ou allemande, et qui en lisent les commencements quelque part chez les Grecs. André Belleau n'était à l'aise que dans ces dimensions-là. Il était conscient, ma foi, de ne pas les habiter complètement et il en voulait à sa formation québécoise de ne pas lui avoir donné les moyens de se promener à l'aise dans d'aussi vastes cantons. Cette déception prenait parfois des aspects un peu comiques. Je me permettrai, à ce propos, d'évoquer la petite histoire de sa thèse de doctorat sur le «romancier fictif» en domaine québécois. Il avait l'ambition de faire large, abondant, façon Auerbach (on

connaît, je l'espère, ce chef-d'œuvre qu'est *Mimésis*) plus encore que Bakhtine ou Lukács. Quelle déception il éprouvait quand un chapitre, faisant une trentaine de pages de sa grande écriture, lui revenait après la dactylographie amputé des deux tiers! Et ce fut encore bien pis quand sa thèse fut publiée aux Presses de l'Université du Québec. On l'imprima en petits caractères sur des feuilles très hautes, de sorte que sa belle thèse, de dimensions assez respectables quand elle avait été présentée à l'Université, devint une mince plaquette. On aurait voulu le faire souffrir, l'atteindre au plus sensible de ses ambitions, qu'on n'aurait pas agi autrement! Je pense qu'il n'est jamais revenu tout à fait de cette déception. Mais nous savons, nous, que *L'Ecrivain fictif* est un des ouvrages fondamentaux sur la littérature, le roman québécois, un ouvrage d'une rigueur et d'une densité tout à fait exceptionnelles, qu'on doit lire avec la plus grande attention si l'on veut en percevoir toutes les intentions. Ce n'est pas par manque de souffle qu'André Belleau a fait court. C'est par exigence de précision, scrupule d'exactitude. On voudrait pouvoir redire à l'auteur, et l'en convaincre enfin, que *L'Ecrivain fictif*, s'il n'a pas l'abondance matérielle, en a une autre sorte, celle des questions capitales qu'il soulève presque à chaque page.

Il est paradoxal que la seule grande étude critique laissée par André Belleau soit consacrée à la littérature québécoise car il n'a jamais voulu être considéré, ou être considéré d'abord comme un spécialiste de cette littérature. On l'avait presque choqué, il y a quelques années, en lui offrant de faire en Europe une série de conférences sur ce sujet. Le rôle de commis-voyageur de notre différence nationale ne lui convenait pas. Il avait horreur de toute forme de provincialisme. Une seule fois, si je ne me trompe, il a prononcé une conférence sur la littérature québécoise; c'était en Israël, à l'Université hébraïque de Jérusalem, et son texte, qu'on peut lire dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, a le sens d'un geste de reconnaissance: pour son ancien professeur, l'éminent seiziémiste Michaël Baraz qui se trouvait dans la salle, mais aussi pour la culture hébraïque envers laquelle, fervent lecteur de la Bible depuis toujours, il se reconnaissait une dette personnelle. Pour se définir lui-même dans son activité professionnelle, André Belleau avait forgé un néologisme qu'il n'utilisait pas sans humour, celui de littératurologue. Littératurologue, c'est-à-dire *non pas* sémiologue, sociologue, linguiste mais «spécialiste des textes», de tous les textes qui appartiennent au corpus littéraire, en tant qu'ils appartiennent

à ce corpus. Il n'excluait pas de l'ensemble, cela va sans dire, les œuvres de la littérature québécoise. Belleau habitait parfaitement son milieu, avec la plus grande aisance, dans toutes ses dimensions. Grand lecteur et non pas seulement lecteur professionnel, il faisait une lecture généreuse et exigeante à la fois, mais surtout profondément réfléchie, soulignant, prenant des notes, des ouvrages les plus importants qui paraissaient ici. Mais la littérature québécoise comme ensemble, comme institution ne le retenait guère, et surtout il ne voulait pas en être le prisonnier. C'est en quelque sorte par hasard qu'il en est venu à l'étudier de façon systématique dans *L'Écrivain fictif*. Après avoir fait un mémoire de maîtrise tout à fait remarquable sur Rabelais, il voulait consacrer sa thèse de doctorat au même auteur, et même il en avait choisi le thème: le voyage. Mais un directeur de recherche, consulté, lui dit qu'il était impossible de faire au Québec une thèse de doctorat sur Rabelais, qu'on n'avait pas ici la documentation suffisante, qu'on ne pouvait réaliser un tel projet sans faire un assez long séjour en France. André Belleau, pour diverses raisons, ne pouvait pas s'absenter. Nous parlions un soir de son embêtement — puisque, professeur d'université, il devait absolument se munir d'un diplôme de doctorat —, quand je lui proposai de faire sa thèse en domaine québécois. Il accepta, il ne restait plus qu'à trouver un sujet: ce fut vite fait. Je crus qu'avec les lectures, l'armature théorique qu'il possédait déjà, il pourrait venir à bout de ce travail assez rapidement, en deux ou trois ans tout au plus. C'était mal le connaître. Il alla fureter dans tous les coins de la bibliothèque québécoise pour voir s'il ne s'y cacherait pas quelque indice insoupçonné, lut les œuvres avec une minutie effrayante, procéda à des montages théoriques qui faisaient de la rédaction une véritable course à obstacles. Il y a deux pages de *L'Écrivain fictif* qui montrent bien quelle somme de culture, d'étude, André Belleau investissait dans la littérature québécoise (il s'agit ici de Roger Lemelin, qui sans doute en a perdu son latin s'il a lu ce passage!). D'abord un petit détour par la peinture, Van Eyck et Velasquez. Puis: Gérard Genette parlant de Proust, Michel Zérafra de Hermann Broch, *l'Ulysse* de Joyce, Jean Ricardou, Françoise Van Rossum-Guyon parlant de *La Modification* de Michel Butor, et Herman Hesse, et Thomas Mann, pour finir par un dernier théoricien, Claude Bremond. Et André Belleau de conclure: «Denis Boucher appartient un peu à cette famille...» Tout n'est pas aussi chargé dans *Le Romancier fictif* et l'auteur, de plus en plus librement à mesure qu'il avancera dans son texte, se permettra de

parler de sa propre autorité, multipliant les formules brillantes sur tel ou tel écrivain, mais cet exemple — extrême — montre à l'évidence qu'il ne s'agit pas pour lui d'isoler la littérature québécoise dans quelque spécificité plus ou moins illusoire. La critique de Belleau va d'un particulier minutieusement observé, avec toutes les ressources techniques qu'offre la recherche littéraire contemporaine, à un général qui n'est pas l'universel abstrait mais le lieu des comparaisons, des différences, pour revenir enfin au particulier et lui donner un surplus de sens qui le sorte définitivement de l'isolement. Tous les romans dont il parle dans son ouvrage ne sont pas, on l'imagine bien, des chefs-d'œuvre absolus; mais puisqu'il en parle, le critique s'oblige à les prendre au sérieux, et il y a beaucoup à parier que plusieurs d'entre eux devront leur survie moins à leurs qualités propres qu'au discours critique dans lequel ils sont pour ainsi dire emportés. A supposer même qu'il ne parlât que de chefs-d'œuvre, Belleau n'accepterait pas, je pense, de rester enfermé dans la clôture du livre et de l'isoler du contexte plus général dans lequel il intervient. Ce littératurologue est aussi un anthropologue. Le roman qu'il étudie en suivant scrupuleusement son mode d'emploi littéraire, il va aussi bien, inévitablement, le faire éclater dans l'aire culturelle plus large où il prendra sens. Ses thèses les mieux connues et qui ont fait le plus de chemin dans son domaine de recherche, celle par exemple du conflit des codes dans le roman québécois, doivent leur retentissement à ce qu'elles rayonnent dans tout le champ culturel. Il en est de même des études qu'il a faites sur le carnavalesque dans le roman québécois. André Belleau, encore une fois, ne faisait jamais l'économie de la littéralité, des médiations littéraires, mais il allait toujours, dans son étude du texte, jusqu'au point où celui-ci nous dit quelque chose d'important sur les temps que nous vivons. Fidèle à la leçon de Bakhtine ou peut-être plus justement retrouvant chez le grand critique russe l'expression richement développée d'intuitions qui l'inspiraient depuis longtemps, il concevait la littérature à la fois comme un langage spécifique, à étudier selon des méthodes ou du moins un esprit qui ne serait pas celui des autres sciences humaines, et comme un carrefour où les différents langages d'une société se rencontrent dans ce que Bakhtine appelle la *polémique*.

Mikhaïl Bakhtine fut certainement, durant les dernières années de la vie d'André Belleau, son compagnon de lecture le plus constant. Il était pour lui une source de réflexion théorique, mais beaucoup plus que cela encore: une grande interrogation, presque une énigme. L'homme non moins que le critique — mais peut-on distin-

guer l'un de l'autre? — le fascinait. Comment expliquer, demandait Belleau, que malgré toutes les persécutions qu'il a subies à cause notamment de ses convictions religieuses, Bakhtine ne soit jamais devenu un dissident, n'ait jamais songé un instant, si l'on en croit ses biographes Clark et Holquist, à quitter son pays? Il était donc possible à un homme profondément épris de liberté, concevant la société comme le libre affrontement de discours hétérogènes, de vivre et de vouloir vivre dans la Russie de Staline, et de ne pas même avoir de rancune à l'égard de ceux qui, à une certaine époque de son existence, l'avaient assez durement *interrogé*? Une telle détermination était d'autant plus étonnante que la foi marxiste de Bakhtine, du moins dans ses plus grands ouvrages, n'était pas tout à fait évidente: Belleau s'opposait fortement par exemple à ce qu'on vît dans le carnavalesque une expression, un reflet de la lutte des classes, comme on le faisait dans certains milieux parisiens et américains. C'est la question de la fidélité, à soi-même et à la collectivité dont on est issu, qui est ici posée. Pour Belleau comme pour Bakhtine, cette question incluait le religieux. Combien de fois n'avons-nous pas évoqué ensemble ces dernières années l'étrange réflexion de Bakhtine sur le danger que courait le socialisme en ne se préoccupant pas assez des morts, réflexion qui lui aurait valu un séjour dans les prisons soviétiques? André Belleau, quand il a décidé de revenir à l'Eglise, disait qu'il voulait mourir dans la foi de ses pères. Il faut redonner à cette vieille expression tout son sens pour comprendre ce qu'elle signifiait pour lui: un retour à ce qui lui avait été donné depuis le commencement, en toute gratuité; un don, une grâce si vous voulez, qui lui était venu de ses pères, par ses pères. Ce mouvement de retour ne fut sans doute pas facile à celui qui, durant une grande partie de sa vie, avait défendu son goût de la liberté, son goût de la vie, son désir de justice sociale contre un catholicisme qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne les a pas toujours intégralement défendus. Ajoutons que sa fidélité au Québec culturel et politique n'était pas facile non plus, qu'il traduisait à la fois par l'indépendantisme et l'antinationnalisme...

Lorsque je fais ces observations, je n'ai pas l'impression de m'éloigner des travaux littéraires d'André Belleau; mais je m'approche de l'écrivain, de celui qui marque de ses propres questions, de son style, les sujets fort divers qu'il traite, sur le mode technique ou par la simple évocation. L'essayiste est l'écrivain d'idées qu'on lit pour sa propre signature, quoi qu'il raconte, quelque domaine qu'il aborde. Non pas que ses idées soient indifférentes et la façon dont il

les conjugue, comme on voudrait nous le faire croire dans quelques cercles extrêmement modernes, mais parce qu'elles ont rencontré une écriture. André Belleau est un des essayistes véritables, peu nombreux, qui ont écrit au Québec depuis les années cinquante. Mais encore, pour lui rendre justice, pour lui donner la place qui lui revient dans notre littérature, faut-il insister un peu, bousculer la notion généralement reçue de l'écrivain, trop souvent réservée à l'usage de la fiction, récit ou poésie. André Belleau a écrit quelques très bonnes nouvelles — celles qu'il a publiées ces dernières années étaient particulièrement savoureuses — mais ce n'est pas surtout à cause de ces textes qu'il doit être reconnu comme un des meilleurs écrivains de son époque. Il a mis dans ses essais, même les plus techniques, plus de littérature si je puis dire, plus de travail littéraire, plus de richesses littéraires que la plupart de ses contemporains, poètes ou romanciers, n'en ont mis dans leurs inventions. André Belleau a été, chez nous, un des grands serviteurs de la langue — de la langue française puisque c'était la sienne, la nôtre, mais il savait qu'aucune langue n'est en elle-même supérieure à une autre. Quand il défendait les droits du français, il ne défendait pas un système, une abstraction, mais une possibilité concrète de parler. Et il n'a pas cessé, lui, de parler, dans la langue robuste, colorée, subtile qu'il s'était faite. Je lui prête le beau mot de Günter Grass: «Désirez, seul espace large, la langue».